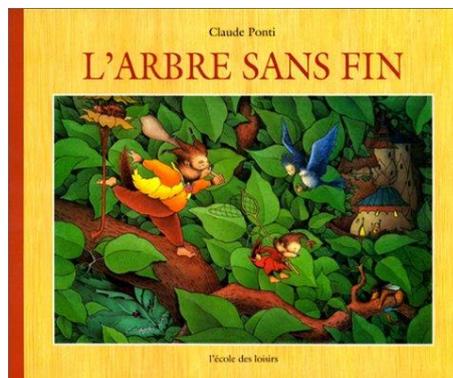


Mourir

La mort renferme les angoisses humaines les plus profondes. Elle est synonyme d'inexistence de soi ou d'autrui. Quand elle touche autrui, elle renvoie à d'autres angoisses archaïques comme l'angoisse d'abandon. Autour d'elle pourtant se joue également son exact contraire : la vie. Car en effet, vivre, c'est mourir à soi mais pas n'importe quelle vie. En effet, la vie recèle deux dimensions : une dimension cyclique où les êtres vivants se succèdent dans le temps, identiques et inchangés. C'est la succession des saisons, des fêtes culturelles ou encore des noms de familles qui se perpétuent au fil du temps. Cette dimension renvoie à la notion d'infini. Or, pour l'individu, mortel et incomplet, cette première dimension est une réalité secondaire bien que très importante. Car, pour lui, c'est l'urgence de son existence qui prime. Sa vie n'étant pas infinie, il va devoir l'inscrire dans l'espace et dans le temps. Cette question du rapport de l'être au temps dépend de la possibilité qu'a l'individu de se confronter à une certaine forme de mort symbolique. Ainsi, vivre, c'est un peu mourir à soi à chaque instant. C'est une mort bénéfique puisqu'elle est au service de l'évolution mais parfois, pour celui qui la vit, elle paraît insurmontable. Elle fait risquer l'effondrement. Avant, les rituels initiatiques permettaient de mettre en scène ces angoisses en les contenant et en proposant un passage. Ce n'est plus guère le cas. Ainsi, aujourd'hui, les individus doivent fabriquer eux-mêmes leurs rites de passages avec les dérèglements que cela implique. Il en va de même concernant la question de l'après. Alors, que certaines cultures et sociétés proposent des voies pour prendre en charge cette question, l'occident, sous l'égide d'un discours scientifique dominant, laisse les individus avec leurs questions existentielles potentiellement angoissantes. Ainsi, notre modernité est-elle obligée de fabriquer ses propres explications. C'est donc aussi la question des croyances qui est soulevée et notamment des croyances religieuses.

L'arbre sans fin¹ de Claude Ponti et Quand je ne serai plus là² d'Anette

Bley :



Introduction

Dans l'*Arbre sans fin*³ et *Quand je ne serai plus là*⁴, Claude Ponti et Anette Bley abordent la question de la cyclicité des choses, cycles qui se répètent sans cesse et prennent diverses formes. En usant de symboles végétaux, ils abordent le cycle naturel. Ils extrapolent des caractéristiques de cette réalité physique d'autres réalités ayant trait à l'espèce humaine, cycles culturel et générationnel donc. Enfin, pour garder contact avec notre modernité et souligner le caractère infini qui l'habite malgré les changements de paradigme (passage de sociétés traditionnelles à rituels initiatiques à des sociétés donnant une grande valeur à l'individu au détriment du collectif), *Quand je ne serai plus là*⁵ amène une réflexion sur les nombres, symboles scientifiques et rationnels mais néanmoins porteurs d'un mystère insondable : l'infini.

Cette ambivalence primordiale contenue dans le symbole des nombres à savoir la rationalité et l'irreprésentabilité de leur infinité amène justement un éclairage sur la tension apparue depuis que les sociétés modernes se sont détournées des rites qui les structuraient autrefois. En effet, ces rites, collectifs par nature, ont peu à peu disparu mais continuent d'être nécessaires et effectifs à un niveau individuel : le cycle n'aurait pas disparu mais se serait déplacé de la collectivité vers l'individu. La prise de conscience de la persistance du souvenir qui assure une continuité de l'être dans *Quand je ne serai plus là*⁶ et la compréhension de la finitude des choses d'Hipollène dans *L'arbre sans fin*⁷ prennent en effet la forme de rites initiatiques, à chaque fois inspirés par des aînés qui savent. Et pourtant, c'est seules que les

¹ Ponti, C. (2015). *L'arbre sans fin*. (1^{ère} éd. 1992). Paris : L'école des loisirs

² Bley, A. (2009). *Quand je ne serai plus là*. (1^{ère} éd. 2005). Paris : Hachette

³ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. *Op. cit.*

⁴ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. *Op. cit.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. *Op. cit.*

petites héroïnes vont devoir grandir et rejoindre les rives de l'âge adulte. Tel serait le lot des individus de nos sociétés : s'inscrire dans une cyclicité plurielle et la subir sans pouvoir s'appuyer sur une altérité qui la reconnaît et la nomme.

Or, qui évoque une initiation amène l'idée de progrès ce qui va à l'encontre de la notion de cycle qui se répète à l'identique. Ainsi, l'ambivalence contenue dans le couple d'opposés cycle/progrès devrait être amenée par les œuvres. C'est le cas. En effet, il s'agira de mettre en évidence que tous les éléments signifiants évoquant la notion de cycle contiennent intrinsèquement celle de progrès : un arbre, soumis aux lois de l'adaptation ne donnera pas les mêmes fruits d'une année sur l'autre. Une génération d'êtres d'une même famille qui se perpétue sera constituée d'individus tous différents, eux-mêmes inscrits dans un contexte social et culturel qui évolue. De même, un individu qui évolue et grandit n'est pas complètement le même une fois le cycle terminé. C'est le cas par exemple d'un enfant qui a appris à lire. Une fois les mécanismes de la lecture enclenchés, il ne peut plus ne pas comprendre un mot, une phrase ou un texte qu'il sait lire. De même, à la fin de *L'arbre sans fin*¹, Hipollène (qui reste Hipollène malgré tout) ne peut plus nier la finitude de son arbre ou de son être et, en ceci, devient une autre Hipollène. Lisa, dans *Quand je ne serai plus là*² ne peut plus réfuter l'existence de l'imagination et du souvenir pour assurer la continuité de son être et de ceux qui lui sont (étaient) chers.

La question est alors de savoir comment ces prises de conscience qui étaient autrefois initiées par la société et reconnues par tous ses membres peuvent naître du seul individu. Les deux œuvres étudiées abordent cette fois-ci la question différemment : l'initiation d'Hipollène de Ponti consiste à trouver son nom. Le nom est ici ce symbole primordial de la finitude de l'être, à la fois représentant d'une lignée généalogique qui se perpétue et individu inédit qui apporte sa propre pierre à l'édifice. Il est aussi le représentant dans le langage de la sexuation et, en ceci, signe l'identité sexuelle, incomplète par nature. La tâche pour Lisa est autre. Il s'agit pour elle de retrouver une continuité d'existence alors que la mort d'Auguste est pour elle une rupture. Ainsi, dans ce même mécanisme d'initiation que vivent Hipollène et Lisa, se retrouvent deux éléments antagonistes et pourtant tous deux existants : la rupture et la continuité. Finalement, l'abandon des rites collectifs durant lesquels le message transmis

¹ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. *Op. cit.*

² Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. *Op. cit.*

n'était pas questionné amène à la possibilité d'accéder au sens du message. En contrepartie, l'individu, libéré des contraintes sclérosantes du collectif, doit cheminer à tâtons dans un univers qui n'est plus codé. Finalement, l'initiation (qui doit se faire) a lieu et prend des formes similaires à celles qu'elle prenait avant mais se fait individuellement. Cela questionne le rapport de l'être au temps, le temps en général et le temps d'une époque, d'une culture en particulier.

Il est donc bien question du temps dans les deux œuvres : le temps à l'échelle de l'univers, de l'espèce et enfin de la famille et l'individu. Paradoxalement, il ne peut y avoir d'existence sans prise en compte de la finitude (Hipollène doit d'abord se différencier de son univers maternel pour pouvoir grandir dans *L'arbre sans fin*¹. Au contraire, on ne pourrait supporter les contraintes de la réalité sans ce sentiment d'infinité dont le souvenir est le digne représentant. Lisa doit quant à elle trouver les voies de l'indifférenciation que représente le souvenir dans *Quand je ne serai plus là*². Parallèlement, cela revient à dire que pour vivre, il faut avoir fait l'expérience de la mort (réelle, celle d'un proche ou symbolique, la sienne propre).

Il faudra enfin aborder la question des conséquences de l'initiation et, à travers elles, la question de l'existence. Qu'est-ce que vivre et grandir ? Que veut dire devenir adulte ? Finalement, il s'agit de dépasser les dichotomies évoquées en essayant de les dépasser. La notion de projet d'existence comme inscription de l'être dans le temps viendra éclairer les histoires des deux héroïnes. Hipollène nommée « Hipollène-La-Découvreuse » à la fin de l'œuvre de Ponti vainc son ombre, *Ortic* et revient auprès des siens. Elle se voit attribuer « une coiffure de grande fille » et son père lui fabrique une épousette rien que pour elle lui conférant ainsi l'assentiment collectif concernant sa capacité à chasser les glousses. Le cycle aliénant du début a laissé la place à la rupture individuelle laquelle, une fois intégrée, a permis de rejoindre le cycle après y avoir trouvé sa propre place. On retrouve ici les caractéristiques du schéma actantiel des contes traditionnels où le héros, à la fin de son périple, rejoint la situation initiale mais n'est plus le même, enrichi des obstacles qu'il a dus surpasser, des adjouvants qu'il a rencontrés... Lisa, elle aussi grâce à sa compréhension de l'infinité du souvenir, a rejoint le cycle de la vie générationnelle en y inscrivant son être comme le montre

¹ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. *Op. cit.*

² Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. *Op. cit.*



l'illustration de la dernière page sur laquelle elle imagine Auguste manger à volonté des gâteaux et des fruits, choses qui lui étaient interdites jusque là.

Mouvements cycliques

La première remarque concernant l'œuvre de Ponti est bien entendu le titre : *L'arbre sans fin*¹. Cet infini suggéré ne peut se référer à l'arbre physique. Il se rapporte donc à quelque chose de plus symbolique qui dépasse son existence-même. Gilbert Durand, dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* écrit :

« Au premier abord, l'arbre semble venir se ranger aux côtés des autres symboles végétaux. Par sa floraison, sa fructification, par la plus ou moins abondante caducité de ses feuilles il semble inciter à rêver une fois de plus un devenir dramatique² ».

L'arbre, en effet, parce qu'il est soumis au rythme des saisons, est un symbole de maîtrise du temps. Il passe par divers états qui disparaissent/réapparaissent sans arrêt, « une régénération périodique du temps³ », écrit Eliade. Ce cycle répété aurait eu un intérêt anthropologique dans l'histoire de l'espèce humaine. Selon Durand, bon nombre de symboles humains dont l'arbre fait partie, avaient (ont) pour but de dompter le temps, de le rendre moins angoissant, de

« [...] maîtriser le devenir par la répétition des instants temporels, de vaincre directement Kronos non plus par figures et en un symbolisme statique, mais en opérant sur la substance même du temps, en domestiquant le devenir⁴ ».

Dans *Quand je ne serai plus là*⁵, le symbolisme végétal est également présent sous la forme du jardin. En effet, Auguste est jardinier et à la page 7, il est indiqué qu'

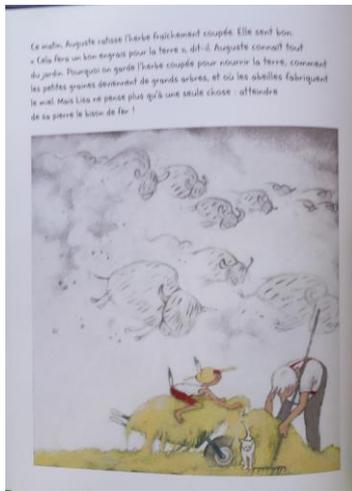
¹ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit.

² Durand, G. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Op. cit. p. 391

³ Eliade, M. (1949). *Le mythe de l'éternel retour. archétypes et répétition*. Paris : Les Essais, p. 86

⁴ Durand, G. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Op. cit. p. 321

⁵ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. Op. cit.



« Auguste connaît tout du jardin. Pourquoi on garde l'herbe coupée pour nourrir la terre, comment les petites graines deviennent de grands arbres, et où les abeilles fabriquent le miel¹ ».

La notion de cycle est donc intrinsèquement présente dans ce symbole et on comprend bien pourquoi : Auguste va mourir et il a probablement besoin de se sécuriser avec ce cycle naturel qui le déborde de loin mais qu'il connaît bien. Concernant Lisa, il est dit : « Mais Lisa ne pense plus qu'à une seule chose : atteindre de sa pierre le bison de fer² », sorte de défi qu'Auguste a lancé à Lisa, l'intimant de toucher une brouette en forme de bison à l'aide du lance-pierres qu'il lui a fabriqué. Ainsi, Lisa passe à côté du symbolisme cyclique de la nature et y préfère ce défi (culturel) qui n'est pas sans rappeler les rituels initiatiques des jeunes partant à la chasse pour la première fois et censés ramener une proie dans le but d'être reconnus par leur communauté comme il en est question dans bon nombre d'albums dont le célèbre Yakouba³.

Ainsi, le cycle naturel dont il est question dans les deux œuvres s'accompagne d'autres symboles porteurs de cette même notion dans d'autres domaines ayant trait à l'humanité cette fois : les cycles générationnels et culturels. En effet, l'on retrouve cette notion de cycle et d'infini retour à la page 9 dans l'ouvrage de Ponti lorsqu'il est expliqué qu'Hipollène part pour la première fois à la chasse aux glousses. C'est sa grand-mère qui a choisi le moment idéal, moment qui s'avèrera être le même que celui de sa mort. Ainsi, la naissance d'Hipollène à cet exercice traditionnel et initiatique de la chasse aux glousses correspond à la mort de sa grand-mère. Mort et vie s'entremêlent donc dès le début du récit mettant l'accent sur la cyclicité de la vie. De la sorte, il faut noter que dans *L'arbre sans fin*⁴, la structure sociétale qui domine est verticale, le savoir étant du côté des ancêtres (la grand-mère d'Hipollène) qui ont la responsabilité d'initier les plus jeunes, le but étant de transmettre une mémoire collective, un code commun à l'identique, laissant peu de place à l'inédit individuel

¹ Bley, A. Quand je ne serai plus là. *Op. cit.* p. 7

² *Loc. cit.*

³ Dedieu, T. (1994). *Yakouba*. Paris : Seuil. 1994

⁴ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. *Op. cit.*

mais assurant un cycle et la pérennité du groupe. En ce sens on peut dire que la famille d'Hippollène possède une caractéristique issue de sociétés traditionnelles, tribales. Dans *Quand je ne serai plus là*¹, également, cette structure verticale se retrouve car est souligné le grand savoir d'Auguste notamment en ce qui concerne le jardin. De plus, Lisa pose de nombreuses questions existentielles à ce vieil homme qui y apporte toujours réponse :

« - Et après mille, qu'est-ce qu'il y a ? demande Lisa.

- Mille un, mille deux, mille trois, mille...

- Mais alors, les chiffres ne s'arrêtent jamais ? poursuit Lisa, stupéfaite.

- Non, les chiffres ne s'arrêtent jamais² ! »

Dans ce passage, Lisa prend conscience de l'infini et du cycle qui se répète inlassablement lié à la structuration du système décimal : à chaque changement de dizaine, de centaine... on recommence à compter avec un, deux, trois ...

Ce symbole des chiffres est à approfondir en ce sens qu'il est porteur à la fois d'une histoire passée très ancienne intégrant la cyclicité mais aussi en tant qu'il est le représentant d'une forme de maîtrise fantasmée toute-puissante de nos jours, du règne de la science qui a pris la place de Dieu. Il amène à interroger la manière dont les mutations sociétales actuelles peuvent coexister avec un passé encore opérant (par la présence des aïeux) et un futur à inventer. Cela intéresse la démarche avec les élèves qui vivent au quotidien cet état liminaire porteur de tensions du fait des injonctions paradoxales qu'ils peuvent subir du fait de la coexistence abrupte entre un passé et un futur qui se confrontent et ne se comprennent pas toujours. Dans *L'arbre sans fin*³, il convient d'analyser les mouvements opérés par la grand-mère et Hippollène. En effet, juste après la mort de la grand-mère, on la voit dans sa tombe nommée « berceau de voyage⁴ ».



Le berceau évoque le début de la vie et non pas la fin. Parallèlement, les mouvements décrivent cette même tension et font suivre à la grand-mère une ascension tandis qu'ils amènent Hippollène à chuter « jusqu'aux racines de l'arbre⁵ ». Cette ambivalence du symbolisme cyclique que représente l'arbre est

¹ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. Op. cit.

² Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. Op. cit. p. 6

³ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit.

⁴ *Ibid.* p. 15

⁵ *Ibid.* p. 17

l'image de « l'arbre renversé¹ » qui se retrouve dans de nombreuses cultures à travers le monde, notamment comme le souligne Durand dans

« [...] la tradition sabéenne, dans l'ésotérisme séphirotique, dans l'Islam, chez Dante, comme dans certains rituels lapons, australiens et islandais² ».

Cet arbre renversé plonge ses racines dans le ciel et étend ses branches sur la Terre. Ainsi, la grand-mère qui représente les *racines* de la famille monte-t-elle tandis qu'Hipollène descend. L'arbre généalogique et l'arbre cosmique se voient donc prendre en charge cette tension ascension/descente où il n'est plus si sûr que les deux générations puissent encore se rencontrer tout en prenant appui sur un symbole ancien. Ainsi, il s'agit dorénavant d'amener une réflexion sur le devenir du rituel initiatique dans notre modernité à travers les initiations de Lisa et d'Hipollène.

Dans *L'arbre sans fin*³, la première chasse aux glousses d'Hipollène prend la forme d'un rituel initiatique et mérite un approfondissement. Un rituel est ce qui se reproduit à l'identique dans une communauté, une culture. Dans les sociétés à rituels initiatiques, il est avant tout collectif parce qu'il est reconnu par tous les membres d'une communauté mais également individuel car il a pour but d'amener un sujet à changer de statut. Il possède une fonction sociale, celle d'assurer le passage d'un statut à un autre en imposant une coupure (sociale) sur un processus continu (biologique). Il apparaît là où il faut transmettre à l'identique et fait intervenir une mémoire de type collectif donc prédictive contrairement à la mémoire individuelle, inédite. Le rituel transmet un message de génération en génération sans qu'intervienne la mémoire individuelle. De plus, il existe une hiérarchie entre ceux qui savent (qui sont initiés) : les aînés et ceux qui ne savent pas encore (les jeunes). D'ailleurs, dans *l'arbre sans fin*, il est écrit : « Grand-Mère sait tout ».⁴ C'est aussi elle qui a choisi le moment opportun pour la première chasse aux glousses de sa petite fille. Il faut rappeler que dans *Quand je ne serai plus là*⁵, c'est Auguste qui a fabriqué son lance-pierres à Lisa et son grand savoir sur le monde est souligné :

« Auguste connaît tout du jardin. Pourquoi on garde l'herbe coupée pour nourrir la terre, comment les petites graines deviennent de grands arbres⁶ [...] »

¹ Durand, G. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Op. cit. p. 397

² Eliade, M. (1949). *Traité d'Histoire des religions*. Paris : Payot p. 241

³ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit.

⁴ *Ibid.* p. 9

⁵ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. Op. cit.

⁶ *Ibid.* p. 7

Ainsi, tout comme la grand-mère d'Hipollène, Auguste est porteur d'un savoir relatif à la transmission générationnelle, verticale.

On retrouve donc dans les deux ouvrages des éléments propres aux sociétés traditionnelles à rituels initiatiques : une structuration hiérarchisée et verticale entre les aînés qui savent et les jeunes qui ne savent pas, la présence de rites structurants qui permettent un changement de statut et qui se répètent, dans leur forme, de manière cyclique de génération en génération à l'identique sans que l'on puisse véritablement accéder au fond du message transmis et qui fait sens malgré tout pour les individus membres de la communauté. Dans le cadre des ateliers à visée philosophique, il s'agira d'engager une discussion sur la généalogie et de débattre de cette structuration. Jusqu'à quel point les parents, les grands-parents en savent-ils plus que la jeunesse ? Doit-on écouter tout ce qu'ils avancent ou tout rejeter ? Y a-t-il une voie intermédiaire et créatrice qui permettrait de prendre appui sur le passé pour bâtir le futur ?



Dans *quand je ne serai plus là*¹, il est aussi fait allusion explicitement à une peuplade ancienne et traditionnelle fonctionnant à l'aide de rites. C'est le cas à la page 11 :

« - C'est toi qui m'as raconté un jour que les Indiens installent leurs morts à la cime des arbres et que les oiseaux emportent leur âme dans le ciel² ».

La cime de l'arbre est, comme dans *L'arbre sans fin*³, cet espace liminaire entre la vie terrestre et l'après. En ce sens, il assure la cyclicité de l'espèce dans l'imaginaire humain et prend en charge de façon ritualisée l'angoisse du groupe face à la mort. Les Indiens, eux, représentent l'Histoire de l'espèce humaine et, en tant que peuple à rituels initiatiques, participent de cette idée que l'individu est porteur d'héritages dépassant de loin son existence.

¹ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. Op. cit.

² *Ibid.* p. 11

³ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit.

Cette dimension intéresse l'école. En effet, certaines caractéristiques initiatiques et traditionnelles se retrouvent dans l'institution pour laquelle l'objectif est d'amener les enfants à grandir, à s'élever à l'aide d'un adulte qui sait et qui transmet des savoirs et une culture commune. En ce sens, l'école est la représentante de l'initiation telle qu'elle a toujours été. Néanmoins, cette même école ne va plus de soi et est remise en cause dans un mouvement parallèle à la remise en question des instances parentales et de l'autorité. Cela signifie que l'institution peine à porter collectivement l'ambition d'élévation individuelle.

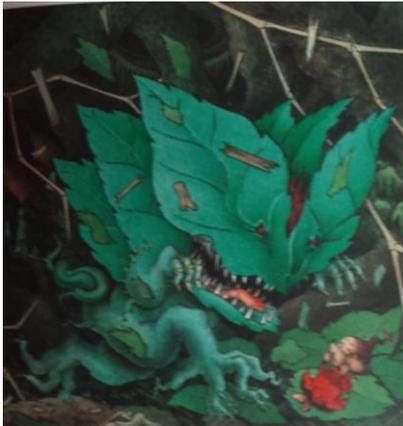
En effet, bien que ces éléments se rapportant aux rites soient évoqués, il faut maintenant remarquer que les initiations des deux jeunes héroïnes se font dans la solitude la plus totale : à la suite du décès de sa grand-mère, commence pour Hipollène une série d'épreuves initiatiques qui lui feront ressentir ces tensions (entre le collectif représenté par la grand-mère et l'individuel) au niveau charnel et seule. Car avec la grand-mère est parti le caractère structurant des sociétés traditionnelles qui permettait de devenir adulte grâce à des phases très précises inscrites dans le temps et dans l'espace.

Hipollène subsiste, seule face à sa perte, à l'instar des adolescents occidentaux qui ne sont plus guidés par leurs aînés vers les rives de l'âge adulte. Hipollène, en ce sens, serait soumise à la problématique adolescente c'est-à-dire l'accès à l'autonomie (elle doit apprendre à chasser les glousses), l'acceptation des exigences de la réalité et l'abandon du statut infantile de protection et de dépendance (il lui faut accepter la finitude de ses proches, de son propre



corps et de son environnement). Cette douloureuse amputation, ce changement fondamental de fonctionnement psychique apportent leur moisson de difficultés et d'angoisses. Parallèlement, le corps atteint sa maturité : il doit être reconnu, intégré, accepté dans son apparence et à un niveau plus profond, comme lieu et source du plaisir génitalisé, comme corps sexué et sexuel. Hipollène va être confrontée à ces obstacles au fil de l'Histoire. A la page 16, elle commence par devenir une larme et se laisse emporter par sa tristesse. Hipollène est débordée par l'angoisse.

Elle atterrit alors sur le sol au niveau des racines de l'arbre. La chute, à l'inverse de l'ascension, est une régression tout comme l'adolescent régresse et remet à plat ce qu'il pensait être et savoir. Autour d'elle, le monde extérieur est menaçant et l'on retrouve le mécanisme de projection archaïque très présent dans *C'est une histoire d'amour*¹. En effet, à ce stade de son initiation, Hipollène ne peut admettre que ses ressources sont internes et son *moi* se protège en percevant une menace externe. Cette menace prend la forme « d'Ortic, le monstre dévoreur d'enfants perdus² ».



Ortic est une partie camouflée d'Hipollène comme l'indique son « Moi non plus, je n'ai plus peur de moi³ ». Il est son *ombre*, cette partie porteuse d'angoisse et refoulée. En effet, comme l'indique Marie-Louise Von-Franz, « Cette ombre est constituée par les attributs et qualités inconnus ou peu connus du *moi*, qui font partie des aspects personnels de la psyché, et pourraient aussi bien être conscients⁴ ».

Finalement, la peur l'empêchera de prendre le dessus et c'est en pierre qu'elle se transformera.



Van Gennep, dans *Les rites de passage*⁵ s'est attaché à dégager les invariants présents dans tous les rites initiatiques du monde. Il a ainsi mis au jour trois étapes qui se retrouvent dans ces rites. La première est une phase préliminaire ou de séparation qui vise à édifier des frontières symboliques autour de l'individu à travers une séparation brutale d'avec l'univers familial où l'enfant est littéralement arraché à sa famille. C'est ce qui s'est passé pour Hipollène lorsqu'elle a chuté. Réellement ou symboliquement, elle s'est éloignée de son

¹ Lenain, T. & Schoch, I. (2004). *C'est une histoire d'amour*. Op. cit.

² Ponti, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit. pp. 18-19

³ *Ibid.* p. 40

⁴ Von Franz, M.-L. (1964). Le processus d'individuation. In JUNG et al. *L'homme et ses symboles*. Paris : Robert Laffont p. 168

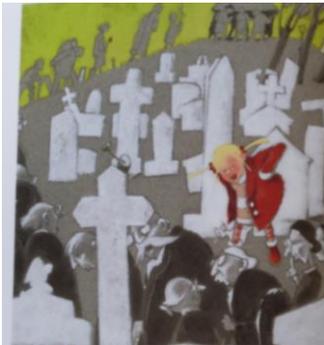
⁵ Van Gennep, A. (1981). *Les rites de passage*. Paris : Picard

univers familial. Dans *Quand je ne serai plus là*¹, après la mort d'Auguste, Lisa se plaint : « Pourquoi Auguste m'a-t-il laissée toute seule² ? »

La phase préliminaire du rituel initiatique est donc effective chez Lisa et Hipollène mais elle est subie plus qu'encouragée par leur communauté. Puis, dans l'histoire d'Hipollène, Ortic a provoqué sa transformation en pierre. Cette fois-ci, c'est la deuxième étape du rituel telle que l'a décrite Van Gennep qui est convoquée : il s'agit d'une phase de réclusion en marge ou liminaire qui accomplit symboliquement le fantasme du retour dans le ventre maternel. Le principe organisateur est la mort : les épreuves imposées sont rudes, l'initié(e) pouvant être mené(e) aux abords de la folie et soumis(e) à toutes sortes d'injonctions paradoxales. En effet, Hipollène devient pierre donc inanimée. Elle perd ainsi tout statut et toute identification ce qui introduirait, selon François Richard

« [...] une ré-identification à l'archaïque. [...] la liminarité donne à penser que celui qui est grand ne pourrait pas être grand sans l'existence des petits et il faut que celui qui est grand fasse l'expérience de ce que c'est d'être petit³ ».

Pour Hipollène, il s'agit de faire l'expérience de ce qu'est la mort pour vivre. Pour Lisa, le corps aussi subit des injonctions paradoxales, notamment lors de l'enterrement d'Auguste où elle oscille entre colère et joie vis-à-vis des gens qui sont venus assister à l'enterrement d'Auguste, tout de noir vêtus et silencieusement endeuillés :



« Ne chuchotez pas ! leur déclare-t-elle. Auguste n'aime pas ça du tout !

Mais les étrangers la dévisagent. Lisa est furieuse⁴ ».

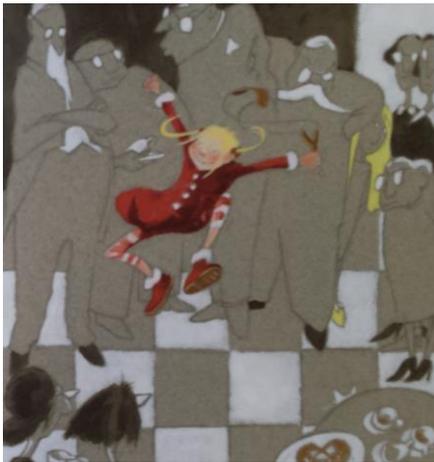
¹ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. *Op. cit.*

² *Ibid.* p. 22

³ Richard, F. (1995). Destins des rituels d'initiation et psychopathologie des adolescents. *Adolescence*. N°26, p. 28

⁴ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. *Op. cit.* p. 19

Puis à la page suivante :



« La fillette revient en courant dans le salon et danse joyeusement au milieu de l'assemblée. Mais les étrangers ne comprennent rien¹ ». On note donc d'une part que le corps de Lisa est pris dans une certaine ambivalence et, d'autre part, qu'à deux reprises, il est dit que les personnes présentes à l'enterrement ne comprennent pas ce que fait Lisa caractérisant notre modernité où l'initiation n'est plus reconnue par autrui.

Une autre scène de l'ouvrage de Bley souligne la souffrance corporelle de Lisa : à la page 22, il est écrit que « Derrière leurs larmes, le jardin est comme un tableau flou aux couleurs délavées² ». Les perceptions de la jeune fille sont-elles trompées par le chamboulement ?

Ainsi, en accord avec cette partie, tout laisse à penser que Lisa et Hipollène s'initient dans une forme de douleur. Néanmoins, contrairement aux rituels initiatiques traditionnels, elles le font seules, la société ne reconnaissant plus les épreuves encourues. De plus, bien que cette structure ritualisée se soit amoindrie, on retrouve pourtant les phases du rite au niveau individuel, au moins les deux premières. Il s'agit maintenant de voir si la troisième phase se retrouve aussi c'est-à-dire la réagrégation au *socius*, l'individu étant différent car ayant fait l'expérience du manque d'individuation. Cette phase est importante car elle introduit la notion de progrès qui viendrait rompre avec le cycle évoqué jusque là. En effet, s'initier, c'est devenir autre dans une mise en scène du couple mort/renaissance. Il s'agit donc de voir maintenant comment les œuvres se départissent du cycle pour aller vers le progrès, puis d'étudier si les rites individuels modernes ont permis à Lisa et Hipollène d'atteindre les rives de l'âge adulte.

L'école de notre société qui se voudrait volontiers cyclique en dispensant des savoirs identiques de génération en génération sous l'égide de l'importance d'une culture commune se heurte actuellement à ce paradoxe. En effet, dans notre modernité au discours capitaliste

¹ *Ibid.* p. 20

² *Id.* p. 22

qui prône la jouissance sans entrave de l'individu, il n'est plus question de s'appuyer uniquement sur l'aspect collectif de l'être humain. Il s'agit donc pour elle d'apprendre à dompter et donc à connaître les caractéristiques propres à l'individu. Elle tend vers cela en ce sens qu'il est de bon ton de parler de différenciation pédagogique pour s'adapter au niveau scolaire de chaque enfant mais pêche car le côté affectif est délaissé au profit des seules capacités cognitives. Or, le progrès, l'élévation d'un individu ne peut se faire qu'en le considérant dans toute sa complexité. C'est l'enjeu du dispositif des ateliers à visée philosophique que de prendre en compte les individualités (partir du vécu des enfants, proposer des œuvres dans lesquelles chacun peut s'identifier au lieu de partir du concept directement) pour aller vers le concept, commun et collectif par nature. Est-il possible d'éclairer cette notion de progrès à la lumière des deux œuvres étudiées ?

Mouvements progressistes

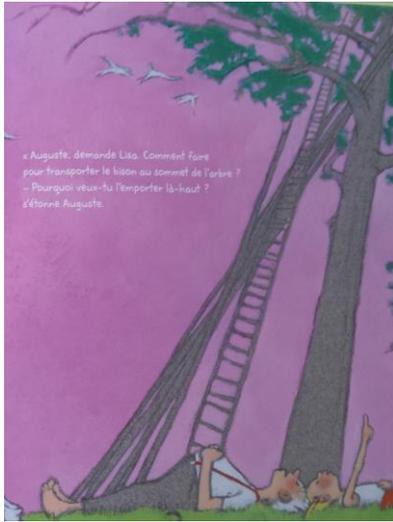
Il faut d'ores et déjà souligner que les symboles végétaux évoqués plus haut (l'arbre, le jardin) sont complexes et ne prennent pas uniquement en charge l'aspect cyclique de la relation à la vie, à soi et à la culture. En effet, Durand note qu'au fil des siècles et à travers les cultures du monde entier, les êtres humains ont inventé des symboles cycliques pour dompter le temps. Puis, progressivement, le temps n'aurait

« [...] plus été vaincu par la simple assurance du retour et de la répétition, mais parce qu'aurait jailli de la combinaison des contraires un « progrès » qui justifie le devenir lui-même, parce que l'irréversibilité elle-même est maîtrisée et devient promesse. Il ajoute que l'imagination de l'arbre, surdéterminée par les schèmes verticalisants, rompt à son tour progressivement la mythologie cyclique dans laquelle s'enfermait l'imagination saisonnière du végétal¹ ».

L'arbre sans fin prend en charge cette évolution anthropologique et permet un dépassement du cycle tout en l'intégrant grâce aux épreuves que va traverser Hipollène dans cet arbre, ce dernier représentant l'intériorité projetée de la jeune héroïne qui va progresser dans la constitution de sa personnalité. Dans *Quand je ne serai plus là*², l'arbre va également prendre en charge cette évolution mais en distinguant l'animalité de l'humanité. Finalement, le symbole végétal est au service de la représentation du progrès à des niveaux aussi bien naturels que générationnels et culturels. Il est un symbole intégrant dans le sens où il est

¹ Durand, G. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Op. cit.* p. 390

² Bley, A. *Quand je ne serai plus là. Op. cit.*



« - Auguste, demande Lisa. Comment faire pour transporter le bison au sommet de l'arbre ?

- Pourquoi veux-tu l'emporter là-haut ? s'étonne Auguste.

- C'est toi qui m'as raconté que les indiens installent leurs morts à la cime des arbres et que les oiseaux emportent leur âme dans le ciel.

[...] Oui Lisa mais c'est une coutume pour les hommes, pas pour les bisons¹ ».

Un peu plus loin, alors qu'Auguste est sur le point de mourir et que Lisa l'a bien compris, elle s'inquiète :

« - On devra te porter tout en haut d'un arbre ? s'inquiète Lisa.

- Non, répond Auguste en souriant. Etre emporté dans le ciel par les oiseaux, c'est bon pour les Indiens. Moi, je suis un jardinier ! Je reposerai dans la terre² ».

La première fois, Auguste rappelle à Lisa qu'ils sont des hommes et non des animaux. La seconde est plus ambiguë. Elle peut être interprétée comme un rappel culturel : Lisa et Auguste font partie de la même culture qui n'est pas la même que celle des Indiens. Elle peut aussi être interprétée comme un renouveau, la culture Indienne ayant été collective par nature, structurée par des rituels et des croyances. La culture de Lisa et Auguste, plus contemporaine, se base au contraire sur la pensée rationnelle et la science. Les arguments en faveur de cette interprétation reposent sur l'omniprésence d'un matériel que l'on pourrait qualifier de rationnel : les chiffres et les sciences de la nature. En ce sens, Auguste représente le « progrès de l'esprit humain »³ où la rationalité fait apparaître le mythe comme une forme de pensée pré-rationnelle, infantile et dominée par des superstitions et des croyances absurdes. Auguste représenterait, dans cette même interprétation, notre modernité, le collectif ancestral ne faisant plus sens et les rites initiatiques ayant disparu sous le poids de la « raison » scientifique. Bien sûr, il faudra nuancer cette interprétation dans une partie ultérieure.

Ainsi, les deux auteurs ont choisi des symboles complexes porteurs à la fois de la notion de cycle et celui de progrès soutenant ainsi le poids de couples d'opposés tels que animalité/humanité, culture/autre culture. Il reste à voir si les initiations de Lisa et d'Hipollène amènent bien à une individuation et, si oui, comment elles y mènent.

¹ Bley, A. *Quand je ne serai plus là. Op. cit.* pp. 10 - 11

² *Ibid.* p. 14

³ Tel est le titre d'un ouvrage célèbre de Condorcet : *esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1795)

Dans *L'arbre sans fin*¹, aux pages 22 et 23, Hipollène reprend sa forme après avoir été transformée en pierre par sa rencontre avec son ombre, réveillée par « une brume de musique »² (voir illustration plus haut). Elle la suit et arrive devant la plus ancienne racine de l'arbre sans fin et toutes ses ancêtres lui chantent la chanson de l'arbre. On y découvre les noms de ses aïeules et à la fin de la liste, on peut lire : « HIPOLLENE, CELLE-QUI-CHOISIRA-SON-NOM³ ». La jeune fille est invitée à choisir son nom et parallèlement sa destinée. Ce qui lui est proposé, c'est de faire le choix de la vie en devenant quelqu'un comme l'ont été toutes ses ancêtres. La voilà inscrite dans une lignée généalogique qui dépasse de loin sa propre existence et dans laquelle elle peut néanmoins trouver sa place. Cette fois-ci, la notion de progrès est bien présente, chacune des Grands-Mères ayant un nom différent, chacun évoquant une caractéristique précise. C'est une preuve que les individualités peuvent prendre place dans un faisceau générationnel collectif par nature. De plus, choisir un nom, c'est abandonner l'idée d'être comme autrui car on ne pourra porter le sien. C'est aussi devenir sexué. Finalement, c'est faire l'expérience d'une incomplétude.



*Quand je ne serai plus là*⁴ aborde une problématique différente liée à l'existence. En effet, l'enjeu pour Lisa est d'aller au-delà de la réalité visible, physique. Cette problématique est liée au temps car c'est grâce à la mémoire de son passé (Auguste) qu'elle va pouvoir envisager de réinvestir la vie et l'avenir. Elle a dû, pour cela, faire l'expérience de la solitude durant l'enterrement d'Auguste : tout d'abord, cette solitude s'exprime sur l'illustration, Lisa étant la seule endeuillée à être colorée, les autres personnages étant présentés en noir et blanc. Ensuite, elle seule saute, crie, est joyeuse ou furieuse tandis que les autres pleurent et chuchotent. Mais à la page 20, elle finit par dire : « Personne ne me comprend, [...]. Pourquoi Auguste m'a-t-il laissée toute seule⁵ ? » Lisa fait l'expérience du deuil. Elle concentre son énergie à faire vivre Auguste à l'extérieur d'elle-même puis prend conscience qu'il n'est plus et qu'elle reste seule. Marie lui propose alors une expérience pour lui faire comprendre que les souvenirs sont immortels au sein de notre mémoire :

¹ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit.

² *Ibid.* pp. 22-23

³ *Ibid.* p. 23

⁴ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. Op. cit.

⁵ *Ibid.* p. 20



« - Ferme les yeux et pense très fort à un gâteau, propose Marie. Lisa plisse le front.

-Alors, que vois-tu ?

- Je vois un énorme gâteau aux cerises, avec beaucoup de sucre, de beurre et de crème. [...]

Tu vois, dit-elle. Le gâteau est bien là

dans ta tête, même si tu ne peux pas le voir¹ ! »

L'image va plus loin que le texte et l'on voit apparaître dans l'imagination de Lisa Auguste en train de sourire qui mange le gâteau imaginé par Lisa. Cette dernière conclut alors :

« J'ai compris, Marie, dit-elle doucement. Avec Auguste, c'est comme avec les chiffres, il est en nous, tout simplement. Et ça ne s'arrêtera jamais² ! »

Lisa a pris conscience de l'immortalité et de l'importance du souvenir confirmant, d'une autre façon qu'Hipollène, que les trois dimensions du temps se confondent, qu'un individu est à la fois déterminé par son passé fait de souvenirs (plus ou moins agréables) mais capable de créer de l'inédit et de se projeter dans l'avenir en concrétisant des idées dans le monde réel, bref de dire et d'assumer son *je*. C'est en reprenant contact avec son passé disparu que Lisa a pu dépasser ce qui entravait son développement. De plus, ce salut provient de son intériorité. L'histoire se termine ainsi et seule Marie (sa mère ?) partage le soulagement de Lisa. On ne peut observer la troisième phase de réagrégation au *socius* décrit par Van Gennep pour caractériser les rituels traditionnels. Dans *L'arbre sans fin*³, au contraire, cette phase apparaît clairement.



En effet, Hipollène parvient finalement sur *la planète des miroirs*⁴ et doit trouver son « vrai » reflet pour passer à travers le miroir correspondant. Le risque est grand de se perdre et de se laisser leurrer par un mauvais reflet.

Cela n'est pas sans rappeler le stade du miroir décrit par Jacques Lacan comme étant une

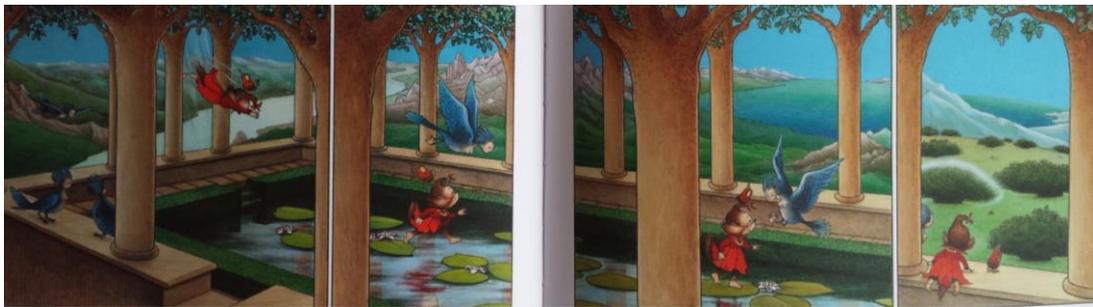
¹ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. Op. cit. pp. 23-24

² *Ibid.* p. 24

³ Ponté, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit.

⁴ *Ibid.* p. 30

«[...] phase de la constitution de l'être humain [...]. L'enfant, encore dans un état d'impuissance et d'incoordination motrice, anticipe imaginativement l'appréhension et la maîtrise de son unité corporelle. Cette unification imaginaire s'opère par identification à l'image du semblable comme forme totale. Le stade du miroir constituerait la matrice et l'ébauche de ce que sera le moi¹. » Ainsi, Hipollène chercherait un reflet auquel s'identifier. Le risque est grand de se perdre comme le souligne le mythe de Narcisse. Elle « plonge » finalement dans le reflet d'un miroir mais ce n'était pas le bon reflet. Elle sombre à nouveau dans une cavité sombre. Une loupiote² s'y trouve, se place sur la tête d'Hipollène. Tous deux retournent sur la planète des miroirs. Grâce à cette lumière sur sa tête, la jeune fille trouve finalement son reflet, entre dans le miroir et atterrit dans le palais des « Moiselles d'Egypte³ ».



Or ce palais est en hauteur et Hipollène perçoit la chanson de son arbre mêlée à celles d'autres arbres. Elle saisit alors que son arbre n'est pas sans fin, qu'il est un arbre parmi les autres. On peut relier cette prise de conscience à la lumière lui ayant permis de se trouver car, selon Bachelard, « c'est la même opération de l'esprit humain qui nous porte vers la lumière et vers la hauteur⁴ ». Ainsi, Hipollène a-t-elle saisi presque simultanément la finitude de son arbre et celle de son corps à travers l'expérience du miroir et du palais des Moiselles d'Egypte. Elle a pris conscience de leur unité. Elle peut ainsi faire chemin arrière et anéantir son *ombre* Ortic en lui rétorquant qu'elle n'a plus peur d'elle. Elle retourne alors auprès des siens, clôturant son initiation en accord avec la troisième phase décrite par Van Gennep, c'est-à-dire une phase de réagrégation au *socius* durant laquelle l'individu initié est désormais promu de plein droit au statut d'adulte et est accueilli par sa communauté dans une atmosphère festive. C'est la renaissance qui prévaut alors. Ainsi, page 44, « son père lui

¹ Laplanche J. & Pontalis J.-B. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Op. cit. p. 452

² Ponti, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit. p. 33

³ *Ibid.* pp. 36-37

⁴ Bachelard, G. *L'air et les songes*. Op. cit. p. 24

fabrique une époussette rien que pour elle, sa mère lui fait une coiffure de grande fille¹ ». On apprend également qu'Hippocrate a un nom : « Hippocrate-La-Découvreuse ».

Ainsi, l'ouvrage de Claude Ponti illustre-t-il une initiation traditionnelle tandis que *Quand je ne serai plus là*² et ses nombres infinis et représentant une *scientificité* moderne souligne les changements ambiants. Dans les deux cas, les auteurs suggèrent que, peu important les changements, l'être humain doit s'initier, grandir, mourir symboliquement pour renaître dans d'autres registres. C'est bien ce que l'école propose en initiant les élèves à de nouvelles conceptions du monde et à l'intelligence des relations entretenues avec autrui. Néanmoins, de nos jours et bien que cette initiation ait lieu au niveau individuel, elle n'est plus reconnue par les membres partageant la culture de l'individu et il n'est pas si sûr que l'initiation aboutisse à l'âge adulte. C'est la problématique adolescente dans nos sociétés modernisées qui est convoquée : parfois, cette période cruciale s'éternise. Parfois encore, elle ne sera jamais dépassée. Les repères manquent. Gabrielle Rubin écrit à ce propos :

« Il n'y a donc plus de césure bien repérable entre l'enfant et l'homme ou la femme ; les périodes de latence et d'adolescence s'allongent démesurément³ ».

Cela questionne le devenir adulte, l'inscription de l'individu dans le temps et l'espace de sa vie. Finalement, cela revient à interroger l'adaptation de l'individu à son environnement et, à travers elle, le couple d'opposés dedans/dehors puisque cette adaptation se doit en partie à des échanges plus ou moins conscients entre le monde interne de l'individu et son monde extérieur.

L'école a un grand rôle à jouer dans ce processus d'individuation et il semblerait qu'il en va de la responsabilité des enseignants de proposer à leurs élèves des moments durant lesquels les enfants seraient amenés à confronter leur intériorité à celle des autres à travers un matériel empêchant le déchaînement des passions et servant de garde-fous. Les ateliers à visée philosophique permettent en effet cette rencontre à l'aide du média qu'est l'œuvre dont on ne peut dépasser la portée mais qui ouvre, à condition qu'il soit sagement choisi, une multitude de débats durant lesquels les enfants pourront faire l'expérience de l'altérité donc de la limite entre soi et les autres. Or, faire l'expérience de la limite avec autrui, c'est se structurer en reconnaissant des préoccupations communes avec ses propres pairs. C'est aussi prendre conscience que l'on peut donner son avis et débattre sans risquer d'anéantir (d'être anéanti

¹ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit. p. 44

² Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. Op. cit.

³ Rubin, G. *Le déclin du modèle œdipien*. Op. cit. p. 79

par) l'autre. Dans tous les cas, une telle pratique semblerait être une excellente candidate pour faire évoluer l'enfant, l'adolescent ou l'adulte bloqué entre deux mondes, esclave de mouvements affectifs incontrôlables.

Mouvements affectifs



Hipollène doit donc percevoir la finitude alors que Lisa a pour tâche de prendre conscience de l'infini. En d'autres termes, on pourrait dire que Lisa doit contacter son imaginaire, sa vie fantasmatique alors qu'Hipollène doit se confronter à la réalité. Ces antagonismes sont condensés dans le symbole de la porte présent dans *L'arbre sans fin*¹. En effet, une fois entrée dans l'arbre, Hipollène

rencontre « trois portes qui cherchent aussi la sortie² » Or, comme le rappelle Bachelard, « Il y a bien deux êtres dans la porte³ » soulignant l'ambiguïté fondamentale de cet objet, synthèse des arrivées et des départs et double face du devenir, à la fois tourné vers le passé et vers l'avenir. Car c'est bien ici que le bât blesse pour nos sociétés modernes en perte de repères, prises entre la tradition et la modernité. Et comme un individu est le reflet du fonctionnement de la société, ceci pose également problème aux êtres devant se construire comme cela est illustré dans les deux ouvrages étudiés où passé et avenir se mêlent parfois difficilement.

Le point de vue de Gabrielle Rubin est éclairant à ce sujet. Elle écrit :

« [...] de même que le développement de l'embryon reproduit celui du vivant, l'évolution de nos sociétés se calque sur celle de l'enfant, dont le trajet est le suivant : le premier Objet du nouveau-né est la mère : elle est pour lui la divinité tutélaire, celle qu'il aime et dont la puissance le met à l'abri du malheur. Cet Objet premier, sans disparaître ni du conscient ni de l'inconscient du bébé qui grandit, voit pourtant sa toute-puissance (fantasmatique) s'amenuiser au profit de celle du père, qui devient le protecteur invincible et le modèle auquel désire s'identifier le garçon et la fille selon des modalités différentes. Avec la période de latence, d'autres intérêts viennent

¹ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit.

² *Ibid.* p. 27

³ Bachelard, G. (1960). *La poétique de la rêverie*. Paris : PUF p. 200

occuper l'esprit des enfants : c'est le temps de la socialisation. [...] C'est le moment où, sans se détacher encore des parents, une grande partie des affects de ces jeunes vont s'investir dans leur groupe¹ ».

L'auteure soutient alors la thèse selon laquelle les cultures occidentales auraient commencé par vénérer des divinités féminines (comme en témoignent les statuettes de femmes caractérisant l'art de la préhistoire) puis des dieux masculins, se calquant ainsi sur le développement affectif de l'enfant. Par ailleurs, elle indique que notre modernité correspondrait à la période de la latence de l'enfant, les structures verticales étant remises en cause au profit d'identifications aux pairs, horizontales. C'est finalement le moment pour l'enfant de se confronter à autrui, armé du monde interne qui est le sien. De cette confrontation pourra naître un conflit, monde interne et monde extérieur pouvant ne pas être accordés. L'enjeu consiste alors à voir comment les jeunes héroïnes s'accommodent de cette discordance.

En considérant les effets des péripéties d'Hippolyte, on note une prise de distance progressive de la part de la jeune héroïne et de son environnement. C'est donc bien la conscience de la jeune fille qui appréhende ses mondes internes et externes de manière subjective. Elle passe de l'infini à la finitude des choses (son arbre) et d'elle-même (son corps). Pour cela, elle traverse une série d'épreuves durant lesquelles elle nie une partie d'elle-même, elle se néantise². C'est bien le monde externe qui domine au début de l'histoire d'Hippolyte. De ce néant naîtra un projet d'existence qui niera toute réductibilité à son être biologique et qui la distinguera d'une rose : « La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit, n'a souci d'elle-même, ne désire être vue³ ». Hippolyte, en tant qu'être conscient existe au contraire dans la mesure même où elle ne se contente pas d'être ni de ce qui est et cherche même une raison à tout être. L'homme, comme le dit Sartre est un être qui « se fait néant, manque d'être afin qu'il y ait de l'être⁴ ». Il se fait néant car un projet simplement conçu n'est pas encore une réalité : il n'est rien en dehors de la conscience qui le conçoit. Et c'est cette possibilité de néantiser l'être qui rend les projets possibles. Autrement dit : l'existence étant un mode d'être pour soi, elle ouvre sur un univers interne, propre à la conscience. Mais cette vie intérieure est en même temps pouvoir d'*ex-ister* (du latin *ex sistere*, être hors de soi).

¹ Rubin, G. *Le déclin du modèle œdipien*. Op. cit. p. 8

² Autrement, elle parvient à contacter une *persona* authentique qui ne se leurre plus et prend en compte la réalité.

³ Heidegger, M. (1962). *Le principe de raison*. (1^{ère} éd. 1955). Paris : Gallimard p. 97

⁴ Sartre, J.-P. (1943). *L'être et le néant*. Paris : Gallimard pp. 56-81

D'un même mouvement, l'existence fait de la réalité un objet de conscience (Hipollène prend conscience que son arbre n'est pas sans fin) et de la conscience un pouvoir sur la réalité (l'incomplétude la fait devenir Hipollène-La-Découvreuse). Ce nom : Hipollène-La-Découvreuse est donc l'aboutissement de cette série d'épreuves initiatiques. Il est un véritable projet d'existence né du néant. Il est l'incarnation d'une idée dans la réalité. En ce sens, il représente le devenir adulte pour un individu, une sorte de compromis complexe entre l'intériorité et le monde extérieur. Car c'est par l'existence que la conscience est aussi inscription dans le monde réel, celui du corps, de la matière et de l'extériorisation. De la sorte, une conscience qui serait purement intérieure comme Hipollène l'est lorsqu'elle se transforme en pierre, ne serait pas une conscience ex-istante. Tout au plus serait-elle une rêverie. Car l'existence est au sens étymologique du terme *pro-jet* (du latin *projectum*, jeté en avant) : elle consiste à faire exister hors de soi ce qu'on a d'abord conçu dans l'ordre de la conscience. Un projet est une façon d'assumer l'être, pour en faire autre chose. Il préserve l'existant de la résignation et du conformisme en lui ouvrant des perspectives dont il a lui-même l'initiative. Il fait de l'existence une expérience de liberté. Hipollène n'est pas l'exacte réplique de ses aînés, la preuve est qu'elle a un nom et un destin différent d'eux. Sa propre vie l'attend. L'objet de son projet, c'est en partie elle-même dont elle veut faire un autre être.

Mais si un projet n'est pas purement intérieur, il se distingue aussi d'une utopie en ce que, pour transformer le réel, il commence par l'assumer (« utopie » vient de *u-topos*, qui n'a pas de lieu et *eu-topos*, le meilleur des lieux). Le passé et le présent ouvrent un éventail de possibilités à venir dans lesquels inscrire ses projets. Un projet irréalisable, qui n'engagerait vers rien de tangible, serait une fuite, un néant qui le demeurerait. De ce point de vue, les activités humaines (le travail, l'art, la culture...) peuvent être interprétées comme des manifestations, à l'extérieur de nous-mêmes, de ce que nous sommes au plus profond. Mais pour que l'intériorité se manifeste, pour qu'elle laisse son empreinte dans la réalité, il lui faut assumer les contraintes du temps, parfois même de la longue durée comme cela a été le cas subjectivement pour Hipollène. Ainsi, en accord avec Rubin, certains aspects caractéristiques du stade de la latence se retrouvent dans l'initiation d'Hipollène. Cela étant dit, il n'y a pas grand changement par rapport aux sociétés dites traditionnelles. Le véritable changement se trouve dans le glissement qui s'est opéré du collectif vers l'individuel.

En effet, dans notre modernité, l'individu est surinvesti, développant l'individualisme. C'est ainsi que, comme Auguste, un individu n'est plus soumis aux règles de la collectivité

quand il s'agit de croyances. Il était jardinier, il reposera dans la terre¹. On retrouve cette façon qu'ont nos sociétés modernes d'aborder la question de la mort « à la carte »². Et pourtant, Auguste laisse derrière lui des signes qui trahissent la rémanence dans son esprit de croyances dont on ne peut dire qu'elles ne sont que d'absurdes superstitions. Les symboles utilisés dans l'ouvrage vont au-delà de la simple biologie. De plus, Auguste conforte Lisa dans son identification aux Indiens. Grâce à cela, il a fait progresser sa petite fille, notamment dans la transmission de valeurs comme la persévérance à toucher ce bison de fer. Il a respecté son imagination et sa passion pour ce peuple et a ainsi pu nouer avec cette petite fille une relation de confiance. Finalement, il a bien compris que d'une part, les croyances et superstitions expriment une puissance d'imagination qu'il ne suffit pas de rejeter sous prétexte qu'elles ne sont pas rationnelles et, d'autre part, qu'elles ont une importance sociale et de cohésion entre les individus. En cela, l'ouvrage rejoint les thèses de Lévi-Strauss qui prétendent même établir que, loin d'appartenir à un stade pré-logique de la pensée humaine, les croyances et superstitions sont organisées comme un langage.

Ainsi *Quand je ne serai plus là*³ prend en charge le couple dedans/dehors d'un point de vue culturel en le déclinant sous divers autres couples d'opposés comme réalité/imagination ou encore culture/autre culture. *L'arbre sans fin*⁴ prend lui aussi ce couple dedans/dehors en charge mais du point de vue individuel. Dans les deux cas, cette prise en charge se rapporte à la mort dans son acception la plus large et interroge les morts qu'un individu doit subir pour se développer.

¹ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. *Op. cit.* p. 14

² Voir les analyses de *Jojo la Mache* (Douzou, O. (1993). *Jojo la Mache*. Paris : Editions du Rouergue) et *Boubou et grand-père* (Hahn, C. (2009). *Boubou et grand-père*. Paris : Casterman)

³ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. *Op. cit.*

⁴ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. *Op. cit.*

Conclusion

Hipollène est l'illustration de l'illusoire retour décrit par Jankélévitch¹. En effet, le point de départ et d'arrivée de la jeune fille restent identiques. Et pourtant, elle n'est plus la même. « Le voyageur revient à son point de départ, mais il a vieilli entre temps² ! » Cela traduit une vérité humaine d'importance, celle qui veut que le changement soit inhérent à tout être :

« Infinie est l'altérité de tout être, universel le flux insaisissable de la temporalité. C'est cette ouverture temporelle qui passionne et pathétise l'inquiétude nostalgique³ ».

Car le temps qui passe, source d'angoisse et de promesse à la fois, arbore ces deux visages, ces deux points de vue. Le temps a transformé Hipollène et lui a permis de devenir quelqu'un mais, en contrepartie, il lui a enlevé une partie d'elle, une innocence qu'elle ne retrouvera jamais. Pour dépasser ce dualisme, il importe de considérer la notion de projet. En effet, un projet est ce qui permet d'exister en tant qu'être, de rendre tangible son intériorité en la concrétisant dans la réalité, inscrite dans le temps et à travers les temps. Hipollène est et restera Hipollène-La-Découvreuse même après sa mort. *L'arbre sans fin*⁴, en utilisant ce symbole de l'arbre prend en charge la cyclicité du temps mais également la notion de progrès. Hipollène a compris qu'elle n'était pas éternelle mais, à partir de là, paradoxalement, elle a commencé à exister.

*Quand je ne serai plus là*⁵ apporte un éclairage autre sur ces notions. Il souligne l'importance de l'infinité du souvenir et la possibilité de permettre l'écoulement du temps et la persistance de l'individu malgré les épreuves. En effet, là où Hipollène subit une rupture pour changer de point de vue sur elle-même et sur le monde, Lisa, elle, cherche la continuité pour faire persister son individualité, joyeuse, crieuse, furieuse, infinie comme les nombres qu'elle adore.

Ces deux œuvres traitent toutes deux de la cyclicité et du progrès. Néanmoins, elles prennent en charge des réalités antagonistes sur la mort, l'existence et la vie. En effet, à elles deux, les héroïnes de ces histoires illustrent l'idée selon laquelle l'immortalité, au moins dans un sens symbolique, n'est peut-être paradoxalement accessible qu'à un être qui aura déjà su

¹ Jankélévitch, V. (1983). *L'irréversible et la nostalgie*. (1^{ère} éd. 1974). Paris : Flammarion p. 300

² *Loc. cit.*

³ *Loc. cit.*

⁴ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. *Op. cit.*

⁵ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. *Op. cit.*

assumer sa condition d'être mortel. Hipollène y parvient en découvrant son nom et après avoir accepté sa finitude tandis que Lisa l'appréhende en prenant conscience de la puissance du souvenir qui est aussi *pro-jet* mais à l'intérieur de soi.

Enfin, ces deux œuvres questionnent le devenir de la tradition dans nos sociétés modernes. Pourtant rudement mises à mal, les caractéristiques des rituels initiatiques se retrouvent au niveau individuel comme s'il existait une nécessité ou une structure propre à l'être humain pour grandir : le rite. Ainsi, les deux héroïnes s'initient-elles mais avec peu de reconnaissance de la part des membres de leur communauté, la famille étant l'espace social le plus large ayant eu connaissance de leur initiation. Comment faire pour grandir, privé des repères verticaux d'autrefois où les ancêtres savaient ? L'initiation peut rester individuelle mais, privée de garde-fous, peut risquer la folie ou la mort car, de toute manière, s'initier, c'est éprouver la limite. L'initiation peut aussi se faire entre pairs mais à nouveau, les repères familiaux et ancestraux manquent et des initiations « à la carte » voient le jour. De plus le caractère de transmission vient à manquer.

Quelles conséquences cela a-t-il sur le développement des enfants¹ ? Quelles conséquences cela a-t-il sur le rapport à la mort et l'au-delà² ? Mort et vie sont liés.

Enfin, il semble intéressant de présenter ces œuvres à des enfants de CP pour plusieurs raisons : tout d'abord, en tant qu'individus doués d'émotions, ces enfants ont, comme les deux petites héroïnes, à traiter avec les antagonismes dont il est question. Ainsi, vivre la mort par le truchement d'Hipollène et Lisa, c'est souffrir à bonne distance mais également grandir. C'est aussi toucher au sens plus profond et symbolique de la mort, absolument nécessaire bien qu'apeurant. En d'autres termes, débattre sur ces œuvres représente un moyen offert de vivre une expérience de vie profonde mais protégés par la fiction.

Deuxièmement, en tant qu'individus vivants et étant amenés à grandir dans une société en mutation, la confrontation avec ces œuvres permettrait de restaurer un rituel initiatique structurant ou du moins d'aider le passage entre un avant et un après tout en prenant en considération les dimensions collectives et individuelles. Les ateliers philosophiques sont, en effet un moyen de traverser une épreuve et une incompréhension, celles des héroïnes, à l'aide

¹ Voir à ce sujet l'analyse de Silverstein, S. (2005). *Le petit bout manquant* (1^{ère} éd. 1976). Paris : Editions MeMo

² Voir l'analyse de Hahn, C. (2009). *Boubou et grand-père*. Paris : Casterman

des autres et parfois même à l'encontre d'autrui. Ainsi, Hipollène vient-elle rappeler que l'infinité sous plusieurs formes est un frein à l'épanouissement et que l'épreuve et l'effort ne sont pas les ennemis du bien-être tandis que la mésaventure de Lisa rappelle que l'imaginaire et le souvenir peuvent représenter un espace intime de repli quand c'est nécessaire.

Aborder ces œuvres avec les enfants, c'est aussi manier le couple mort/infini si inquiétant à tout âge de la vie. Mais ces ouvrages, parce qu'ils mettent en scène la famille, relient l'individu à sa lignée générationnelle et lui font ainsi prendre conscience que la mort est physique (ce qui est suffisamment douloureux) mais pas totale. Le souvenir et l'imagination font perdurer la vie au-delà de la mort.

Enfin, à travers ces œuvres, il s'agira d'aborder la question du temps de la vie sous l'angle du progrès. En effet, même si les élèves font partie d'un flux générationnel et culturel qui se répète, ils n'en sont pas moins amenés à inscrire leurs individualités dans la vie qui va être la leur. Il leur faudra devenir autonomes et construire un projet d'existence. Cela commence à l'école où le projet d'apprendre à lire au CP est important. Evidemment, l'élève doit se sentir impliqué par ce projet : il ne doit pas penser que ce serait une pure contrainte émanant de l'extérieur. Les ateliers viseront cette appropriation individuelle.

Portée philosophique : Ça veut dire quoi grandir et devenir adulte ? Est-ce qu'on devient les mêmes adultes que nos parents ?

Préparation pour les séances en classe

*Quand je ne serai plus là*¹ :

Comment s'appellent les deux personnages ? Que font-ils au début ?

Qu'est-ce que Lisa aimerait bien réussir à faire ?

Que sait faire Auguste ? De quoi prend-elle conscience concernant les chiffres ?

Ça veut dire quoi l'infini ? Est-ce que la vie est infinie ?

Que parvient-elle à faire finalement ?

Que font les indiens quand quelqu'un meurt dans leur tribu ?

Pourquoi Auguste reste-t-il au lit ?

Puis un jour que se passe-t-il ?

Pourquoi de nombreuses personnes viennent-elles ?

¹ Bley, A. *Quand je ne serai plus là*. *Op. cit.*

Pourquoi Lisa est-elle triste ?

Comment Marie parvient-elle à réconforter Lisa ?

Portée philosophique : C'est quoi la mort ? Pourquoi c'est triste quand quelqu'un meurt ? Est-ce que la personne morte arrête complètement d'exister ?

L'arbre sans fin¹ :

- Existe-t-il des choses sans fin ? Que se passe-t-il pour les arbres au fil des saisons ?
- Pourquoi l'arbre pleure-t-il après la chasse aux glousses ?
- Où part le berceau de voyage ?
- Après, que se passe-t-il pour Hipollène ? Pourquoi part-elle ?
- Pourquoi se transforme-t-elle en larme ?
- Où atterrit-elle après sa chute ? Que rencontre-t-elle ?
- En quoi se transforme-t-elle ?
- Que se passe-t-il devant la plus ancienne racine de l'arbre ?
- Que doit-elle trouver que ses ancêtres ont déjà ?
- Est-ce que les générations sont sans fin et rappellent l'arbre ? Ne dit-on pas les racines pour caractériser les origines d'une personne ?
- Est-ce que les membres d'une famille sont tous identiques ? Qu'est-ce qui change ? Y a-t-il un progrès ?
- Où arrive-t-elle ensuite ?
- Que se passe-t-il quand elle rencontre Ortic à nouveau ? Que lui répond-elle ? Pourquoi ?
- Comment finit l'histoire ? Qu'a Hipollène qu'elle n'avait pas avant la mort de sa grand-mère ?
- Quel est le projet d'Hipollène ?

Portée philosophique : Est-ce que le vivant peut être sans fin ? C'est quoi vivre et avoir des projets ? Qu'est-ce qui donne envie de vivre ?

¹ Ponti, C. *L'arbre sans fin*. Op. cit.